



GERFLINT

ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

Le traducteur et sa conscience

Cristina Robalo Cordeiro

Université de Coimbra, Portugal

crobalo@uc.pt

<https://orcid.org/0000-0003-2994-7364>

Reçu le 18-11-2020 / Évalué le 23-11-2020 / Accepté le 15-12-2020

Résumé

Le traducteur durant des siècles a été laissé dans l'ombre. Son rôle, depuis quelques décennies, est mis en lumière par les théoriciens de la traduction, qui le promeuvent au rang de lecteur premier, si ce n'est d'auteur second. Sa responsabilité s'en trouve accrue, allant du domaine strictement linguistique, où il n'a charge que du transfert technique d'un système de signes à un autre, au domaine culturel, où il se voit investi d'une fonction beaucoup plus noble, celle de passeur entre les cultures. De simple truchement, il est ainsi devenu un interprète au sens fort que l'herméneutique accorde à ce mot. Soucieux de comprendre et de faire comprendre le discours et le monde de l'Autre dans sa différence, il a affaire non pas seulement à des significations mais à des valeurs. Dans quelles limites peut-il pratiquer cette « hospitalité langagière » que préconise Paul Ricoeur ? Quand la théorie de la traduction veut parler le langage de l'éthique, ne complique-t-elle pas singulièrement la condition du traducteur ?

Mots-clés : technique, compréhension, éthique, altérité, réprobation

O tradutor e a sua consciência

Resumo

O tradutor durante séculos foi deixado na sombra. O seu papel tem sido destacado, há várias décadas, por teóricos da tradução, que o promovem ao estatuto de primeiro leitor, senão de segundo autor. A sua responsabilidade acresce assim, indo desde o domínio estritamente linguístico, onde apenas é responsável pela transferência técnica de um sistema de signos para outro, até ao domínio cultural, onde é investido de uma função muito mais nobre. a de *passeur* entre culturas. De simples intermediário, torna-se assim intérprete no sentido forte que a hermenêutica dá a esta palavra. Ansioso por compreender e fazer perceber o discurso e o mundo do Outro na sua diferença, trata não só de significados, mas de Valores. Em que limites é que ele pode praticar essa “hospitalidade de linguagem” preconizada por Ricoeur? Quando a teoria da tradução quer falar a linguagem da ética, isso não complica singularmente a condição do tradutor?

Palavras-chave : técnica, compreensão, ética, alteridade, reprovação

The translator and his conscience

Abstract

The translator has long been neglected. His or her paper is now enhanced by the translation theory, which promotes him/her as a first reader or a second author. His/her responsibility becomes greater, covering not only the linguistic field, where he/she takes charge of the transfer of a message from an idiom to another, but the entire cultural area, where he/she makes possible the dialogue between persons and peoples. He has become an “interpreter” in the hermeneutic sense of the word. He has to deal not only with meanings but with values. Are there limits to the “hospitalité langagière” put forward by Paul Ricoeur and his school of thought? When the translation theory speaks the language of Ethics, the translator’s task may be confronted with unexpected moral difficulties.

Keywords: technique, understanding, ethics, otherness, reprobation

La philosophie moderne a su se renouveler en abordant des objets qui lui étaient longtemps restés étrangers et qui, en retour, l’ont enrichie en la rapprochant du vécu. C’est ainsi qu’au XX^e siècle, elle s’est penchée sur la littérature pour en dégager la signification ultime, mieux que ne l’avaient fait les écrivains eux-mêmes. Les noms de Heidegger et de Sartre restent attachés à cet approfondissement de la réflexion sur la poésie et le roman. Mais une activité, ou un art, attendait encore son philosophe : la traduction. Paul Ricoeur est venu en éclairer la portée humaine. Du même coup, il l’a relevée de la condition subalterne où elle était reléguée au titre de simple technique, pour mettre en pleine lumière sa valeur anthropologique, jusqu’alors implicite, ou ignorée. Ne relevant plus seulement de la linguistique, n’étant plus uniquement une affaire de mots, la traduction devient un moyen et un modèle de compréhension entre les cultures.

Cet ennoblissement de la fonction du traducteur, promu artisan de paix, a été perçu avec faveur, en particulier dans le milieu de l’éducation, où la traduction, de simple exercice scolaire, s’est faite messagère de tolérance et de fraternité universelle. L’expression « hospitalité langagière », empruntée aux textes de Paul Ricoeur, résume bien cet humanisme sémiologique dont l’affirmation est contemporaine de la construction de l’Union Européenne. Il demeure que des formules comme « traduire la culture » ou « traducteur de culture »¹, pour séduisantes qu’elles soient, ne sont pas immédiatement claires, même replacées dans leur contexte. Et moins encore celle d’« éthique de la traduction », si, à tout le moins, le mot éthique signifie autre chose que conscience professionnelle ou déontologie. Aussi, tout en reconnaissant la générosité de la pensée qui les inspire, nous proposons-nous, dans les

pages qui suivent, d'expliquer, sur un ton parfois polémique, pour quelles raisons nous ne sommes pas disposée à les adopter sans examen.

Quiconque a pratiqué, professionnellement ou occasionnellement, la traduction, ne peut manquer de s'étonner de l'excessive élévation des formules reprises à l'environnement par « l'école de Ricoeur ». Ainsi lorsque nous lisons, sous la plume de R. Kearney, que « la traduction me commande de respecter la singularité de l'autre et m'en confie la responsabilité » (Vergnon, 2017 : 117), nous ne pouvons qu'être impressionnés, sinon agacés, par le caractère à la fois emphatique et superfétatoire d'un tel commandement qui, à tout prendre, n'est qu'une recommandation, autrement dit, en termes kantien, un devoir hypothétique : « si tu veux être un bon traducteur, respecte la singularité du texte, dans la traduction dont tu es responsable devant toi-même, devant l'auteur et devant les lecteurs ». Tout traducteur patenté ne jure-t-il pas fidélité et respect à l'auteur qu'il traduit ? Pareillement, quel praticien pourrait se retenir de sourire en apprenant que la traduction est « le moment privilégié d'une reconstruction de l'unité plurielle du discours humain ouvrant la voie à une éthique de l'hospitalité langagière » (Jervolino *apud* Vergnon, 2017 : 117) ? Une phraséologie si pompeuse choquerait plutôt la modestie du traducteur, dont l'ambition n'est certainement pas de réparer le désastre biblique de la tour de Babel mais de résoudre, tel un habile bricoleur, les unes après les autres, des difficultés ponctuelles. Dans ce même registre de l'excès verbal, force nous est de reconnaître que Paul Ricoeur a lui-même donné le mauvais exemple : pourquoi parler de « deuil » - même sous l'invocation de Freud - là où les traducteurs se contentent de parler d'échec² ? Si ce pathos est excusable chez un penseur authentique à la fin d'une longue vie de réflexion, on le tolère moins aisément de la part de disciples trop empressés à imiter le maître en reprenant ses formules les plus dramatiques.

Mais là n'est pas l'essentiel. La notion même d'éthique de la traduction court le risque de mal s'ajuster à l'expérience du traducteur, dont le souci de rigueur, d'exactitude et de précision dans la recherche de l'équivalence n'obéit pas à un ordre transcendant mais bien plutôt à la règle d'un jeu. Qui ne s'est pas avisé de la nature ludique de l'acte de traduire ? Il suffit de s'observer soi-même à l'œuvre pour constater que le travail de la traduction a le caractère entraînant, excitant, d'une partie que l'on joue. La fatigue, après des heures d'activité, peut nous contraindre à suspendre l'exercice, mais avec quel plaisir nous le reprenons bientôt ! Que la maîtrise de la technique, chez certains traducteurs éprouvés, soit poussée jusqu'à la virtuosité nous confirme dans cette idée que traduire, tout en étant incontestablement travail dans la mesure où une production en est l'achèvement, appartient bel et bien à la sphère du jeu. Jeu de réflexion, jeu de sélection, où se déploie sur

les deux axes du lexique et de la syntaxe, le possible d'une langue rivalisant en capacité d'expression avec une autre.

Mais le jeu, dans son formalisme, ne rend pas encore compte de la totalité de l'acte du traducteur. La traduction est approche, rencontre, possession, de la parole, de la culture de l'autre. En quoi elle ressortit éminemment à l'érotique. Le rapport amoureux à l'écriture, à la culture de l'autre, les tâtonnements du traducteur, quand ils aboutissent à une adéquation parfaite, en manifestent la réussite. Il va de soi que nous parlons ici de la traduction littéraire, où prime la jouissance esthétique. Si le texte est bien un corps, comme on ne se lasse pas de le répéter, la traduction représente, ou constitue plutôt, un accouplement, où les partenaires, l'un sans doute plus actif que l'autre, s'offrent et s'accueillent dans l'euphorie. Pas plus que dans l'amour sexuel, il ne peut être ici question d'« hospitalité » : l'autre du traducteur n'est pas un pauvre malheureux à qui l'on ouvre sa porte mais un riche propriétaire (d'idées et de valeurs) dont on est trop heureux de se faire un ami ! Et si la joie n'est pas la récompense de la vertu mais, en termes spinozistes, la vertu elle-même, le bon traducteur est celui qui réalise pleinement son désir de comprendre l'autre en épousant un moment sa pensée, et c'est là toute sa vertu.

Nous aurions ainsi la tentation d'opposer à l'éthique de la traduction selon Paul Ricœur une érotique de la traduction selon Paul Valéry. C'est en définitive le désir, plus que le devoir, qui rapproche les personnes et les littératures, sans pourtant que jamais ne s'abolisse entièrement la distance ou la différence. Et le voile qui nous sépare de l'objet convoité ne fait qu'ajouter à l'attrait de celui-ci :

Entre ces littératures qui s'étreignent, demeure toujours je ne sais quel tissu inviolable. On peut le rendre infiniment mince, le réduire à une finesse extrême ; on ne peut pas le déchirer. Mais, par prodige, les caresses de ces littératures impénétrables n'en sont pas moins fécondes. Bien au contraire, elles sont beaucoup plus fécondes que si l'on se comprenait à merveille. Le malentendu créateur opère, et il se fait un engendrement illimité de valeurs imprévues. (Valéry, 1957 : 1360).

La traduction ne sera jamais qu'une approximation mais c'est pourtant en favorisant ces rencontres imparfaites que le traducteur remplit au mieux son respectable office d'entremetteur culturel.

Si les littératures nationales sont éprises les unes des autres, il n'en va pas de même des philosophies, et ce serait se montrer injuste à l'égard de Paul Ricœur d'oublier que sa conception de la traduction comme « hospitalité langagière » provient de son expérience de traducteur de textes philosophiques. L'histoire de la

philosophie nous montre combien les systèmes s'opposent aux systèmes dans une guerre incessante, dont les commentateurs s'épuisent à réduire la violence par de savantes négociations entre les adversaires. Il est en effet de la nature d'une pensée forte de se vouloir unique et exclusive : « deux lampes de philosophe dans le même village, c'est trop, c'est une de trop » nous dit le pacifique Bachelard (1961 : 102) ... Une perpétuelle dialectique procède par antithèse et renversement. Si un philosophe traduit un autre philosophe, c'est donc plutôt au sens judiciaire du mot qu'il le fait, en le soumettant à sa juridiction, en le « traduisant » devant son tribunal intérieur. Et quand des sentiments patriotiques ou nationalistes s'en mêlent, nous trouvons, même chez l'affable Vladimir Jankélévitch, des expressions qui font écho à la virulence du conflit des cultures philosophiques européennes. Parlant de son maître Henri Bergson, n'écrit-il pas : « Il prend ardemment parti, pendant la première guerre mondiale, contre la science allemande, la barbarie allemande, l'imposture allemande » (Jankélévitch, 1959 : 1) ? Et n'était-ce pas aussi contre la philosophie kantienne qu'un étudiant du Séminaire français de Rome, mobilisé en 1914 dans l'artillerie, disait sa joie de « dresser son canon » (Lacroix, 1966 : 5) ? C'est sur fond d'hostilité, en l'occurrence franco-allemande, que l'éthique de la traduction, avec ses valeurs de respect, de compréhension et d'accueil, prend sa véritable et profonde signification. Ricœur, comme Kant à l'époque des Lumières, souhaite établir la paix universelle en philosophie par la réconciliation des penseurs, mais cette fois avec l'aide des traducteurs philosophes.

Nous n'ouvrons pas ici le dossier relatif aux positions politiques prises par Paul Ricœur entre 1939 et 1945³. Ni sa présence à Munich, pour un stage linguistique, quelques semaines avant l'éclatement du conflit, ni, une fois en captivité, son adhésion intellectuelle (passagère ?) à la Révolution nationale du Maréchal Pétain (et, par entraînement, à la Collaboration) ne sont des faits susceptibles d'être allégués contre la probité de sa pensée. Sa relative naïveté serait seule en cause. Le fait qu'il ait traduit Husserl dans son camp d'officiers français prisonniers signifie seulement qu'il voulait sauvegarder la liberté et la dignité de la recherche philosophique, – Husserl, qui plus est, juif persécuté, avait fui le nazisme. Mais les querelles qui ont pu être faites au Paul Ricœur engagé dans l'Histoire et la politique se sont bornées à dénoncer l'excès de sa confiance dans l'humain et l'universel. Et c'est cette même confiance, cette même générosité qui l'amène à se faire l'apôtre de « l'hospitalité langagière⁴ », et plus généralement de l'amitié dans les rapports entre cultures. Observons, au passage, que ce thème du dialogue n'est pas propre à notre époque. Déjà au 14^e siècle, un Raymond Lulle, philosophe et théologien catalan, soucieux de montrer que chrétiens et musulmans pouvaient non seulement vivre mais penser ensemble, avait construit un système, l'« *Ars magna* »,

permettant à tous de parler un même langage. Sa combinatoire est une des plus singulières tentatives en vue de la traduction de ce que nous appelons aujourd'hui les cultures⁵.

Mais il importe d'insister davantage sur la spécificité de la traduction des textes philosophiques s'il l'on veut mesurer tout l'intérêt de l'appel lancé par Paul Ricœur dans sa célèbre conférence « Quel ethos nouveau pour l'Europe ? » (Vergnon, 2017 : 116). D'une part, ces textes utilisent souvent un vocabulaire technique dont les sens peuvent varier selon les époques, les milieux et les écoles (Cassin, 2004). D'autre part, les philosophes, surtout parmi eux les créateurs, n'aiment guère partager et ne cherchent pas à collaborer. L'idée d'accueillir la pensée de l'autre, qu'il s'agisse de traduction inter ou intralinguistique, n'est pas répandue, et c'est le mérite de Ricœur de la mettre en avant en exprimant le « besoin de traducteurs de culture à culture, [...] capables d'accompagner cette opération de transfert dans l'univers de l'autre culture, compte tenu de ses coutumes propres, de ses croyances de base, de ses convictions majeures, bref de l'ensemble de ses repères de sens. » (Vergnon, 2017 : 116). Il va sans dire toutefois que si le dialogue interphilosophique peut faire problème, le dialogue interreligieux s'avère encore plus épineux. Or la culture passe par la religion, ce dont Ricœur, très marqué par sa formation protestante, était plus conscient que quiconque. Son évangélisme est le meilleur éclairage où replacer sa conception de l'autre.

Avant d'arriver à l'objection principale que nous voudrions faire à l'idée d'une éthique de la traduction qui ne serait qu'une invite à « l'hospitalité langagière », nous nous permettrons de nous étonner, en passant, de l'apparent paradoxe que recèlerait une expression comme « traduire la culture », comme si la traduction littéraire, la traduction de la littérature n'était pas cela même. Quel est en effet le principal objet de toute littérature sinon la culture sous tous ses aspects ? Que fait le traducteur d'un roman de Dickens, d'Eça de Queirós, de Thomas Mann sinon traduire la culture anglaise, portugaise ou allemande ? Ne faut-il pas voir dans la ferveur avec laquelle les tenants des sciences de l'éducation ont reçu les idées de Ricœur le signe du manque où les a laissés leur dépréciation des études littéraires ? Il est bon qu'ils découvrent enfin que rien de ce qui est humain n'est étranger à la littérature et que la littérature est la grande éducatrice des hommes.

Venons-en, pour conclure, à ce qui nous apparaît comme le danger d'une hospitalité aveugle. Faire parler à la théorie de la traduction le langage de l'éthique, autrement dit, faire du traducteur non plus seulement un pur technicien - que la machine remplacera un jour prochain -, mais un sujet moral à part entière, un individu autonome et doté d'une conscience, entraîne des conséquences graves, et que Paul Ricœur ne semble pas avoir prises en compte (sans doute parce qu'il

n'est pas un philosophe du soupçon et, également, parce que son propos était apostolique plus que critique). Pour dire les choses très brutalement, « l'hospitalité langagière » peut-elle se pratiquer à l'égard de n'importe qui et de n'importe quel texte ? Traduire la culture, soit, mais qu'en est-il de cette culture de la haine qui se propage de nos jours comme la peste ? Prenons un exemple historique : fallait-il traduire le *Mein Kampf* d'Adolf Hitler ? Fernand Sorlot s'est empressé de le faire en 1932, mais il se trouve que ce traducteur, largement conspué depuis, sympathisait avec le nazisme et voulait en répandre en France la sulfureuse doctrine : peut-on déceimment prétendre qu'il a fait preuve d'une « ouverture éthique à l'autre » en livrant au public ce livre abject où Hitler expose le monstrueux programme qu'il appliquera bientôt à la lettre ? S'il y a une responsabilité, une « vigilance éthique » à mettre en œuvre, le traducteur n'a-t-il pas le devoir non seulement de comprendre mais de réprover, - ne serait-ce que dans une « note du traducteur » ? Ainsi Paul Valéry, invité en 1934 par António Ferro à préfacer la traduction française de son livre sur Salazar (Ferro, 1934), a su opportunément mettre en garde le lecteur qui se laisserait séduire par l'idée de dictature :

Il [le dictateur] demeure seule volonté libre, seule pensée intégrale, seul possesseur de la plénitude de l'action, seul être jouissant de toutes les prérogatives de l'esprit, en présence d'un nombre immense d'individus réduits indistinctement, - quelle que soit leur valeur personnelle, - à l'état de moyens ou de matière, car il n'y a pas un autre nom pour toute chose que l'intelligence peut prendre pour objet. (Valéry, 1960 : 976).

Car traduire la culture de l'autre peut malheureusement signifier traduire le mensonge, le racisme, le fascisme, le fanatisme, l'intolérance, etc. Traduire la culture de l'autre, quand l'autre se refuse à être compté au nombre des « hommes de bonne volonté », soulève donc un réel problème moral, qui conduit à assigner des limites à une éthique de la traduction laissant entrer l'ennemi dans la place. Que Hans Robert Jauss fût un ancien officier SS de la division Charlemagne (ce qu'il a toujours soigneusement caché) ne peut invalider le bien-fondé de sa théorie de la réception, mais nous rappelle au discernement dans le choix de nos hôtes et des idées que nous accueillons, le temps d'une traduction.

Bibliographie

- Bachelard, G. 1961. *La flamme d'une chandelle*. Quadrige : PUF.
 Cassin, B (dir.). 2004. *Vocabulaire européen des philosophies*. Paris : Seuil/Le Robert.
 Didier, H. 2001. *Raymond Lulle*. Paris : Desclée de Brouwer, collection « Biographies ».
 Ferro, A. 1934. *Salazar. Le Portugal et son chef*. Traduit du portugais par Fernanda de Castro, Paris : Editions Bernard Grasset.

- Henry, J. 2000. « De l'érudition à l'échec : La note du traducteur ». *Meta*, vol. 45, n° 2 (juin).
- Jankélévitch, V. 1959. *Bergson*. Paris : PUF, collection « Les grands penseurs. ».
- Jervolino, D. 2017. « Pour une éthique de la traduction, à l'école de Ricœur », *apud* Vergnon, M. « Traduction et altérité chez Paul Ricœur », in *Lectures et usages de Paul Ricœur : l'identité narrative et la transmission, Le Télémaque*, n°56 (1), p. 107-118.
- Lacroix, J. 1966. *Kant le kantisme*. Paris : PUF.
- Lévy, R. 2008. « Sur la passade pétainiste de Paul Ricœur : un bref épisode ? ». [En ligne] : <http://sens-public-org/articles/537/> [consulté le 15 novembre 2020].
- Valéry, P. 1960. L'idée de dictature. In : *Regards sur le monde actuel, Œuvres II*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Valéry, P. 1957. « Discours au Pen Club », *Œuvres I*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Vergnon, M. 2017. « Traduction et altérité chez Paul Ricœur », in *Lectures et usages de Paul Ricœur : l'identité narrative et la transmission, Le Télémaque*, n°56 (1), p. 107-118.

Notes

1. Nos citations de Paul Ricoeur renvoient, sauf exceptions, à l'article de Marie Vergnon (2017).
2. Voir Henry (2000).
3. Pour plus d'information on se reportera à l'article de Robert Lévy (2008), <http://sens-public-org/articles/537/> [consulté le 15 novembre 2020].
4. Marie Vergnon rappelle que la notion d'hospitalité est empruntée par Ricœur au théologien allemand Schleiermacher (Vergnon, 2017 : 113).
5. « À une époque où l'absence de dialogue se fait cruellement sentir, le souvenir d'un homme comme Lulle pourrait nous apprendre que seule la connaissance de l'autre nous permet enfin de devenir nous-mêmes. » Ruedi Imbach *apud* Didier (2001 : 93).